

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué. Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 25 septembre 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. A. L. Claudel, 105 rue Canal, N. O. Lne. Fahrenheit. Centigrade. 7 h. du matin: 71 21. Midi: 80 24. 3 P. M.: 76 22. 6 P. M.: 76 22.

L'inquiétude Balkanique.

L'effervescence des populations balkaniques ne laisse pas que d'inquiéter l'Europe. Les craintes d'une conflagration, tout en s'accroissant ou en s'atténuant d'après les nouvelles alarmantes ou plus calmes qui viennent de la péninsule, n'en sont pas moins générales. Elles résultent beaucoup plus de l'exaltation des populations au sud du Danube que de l'attitude de leurs gouvernements. Ceux-ci en effet sont trop instruits des intentions des grandes puissances pour ne pas retenir leurs peuples sur la pente belliqueuse qui les emporte. Mais il est toujours à redouter qu'une éventualité ne surgisse qui les place devant l'irréparable.

C'est en Bulgarie que les esprits sont le plus enflammés. Les hommes et les journaux, même modérés y sont arrivés à professer que le moment est venu de profiter des difficultés où se débat la Turquie pour lui faire la guerre et régler par les armes la question macédonienne. Les organes officiels comme le "Den", ou progressistes tels que le "Bulgaria", déclarent qu'après les massacres de Kotchana, il est impossible de tolérer plus longtemps les persécutions turques contre les Bulgares de Macédoine. Tous rappellent la résolution acclamée au grand meeting de Sofia, et qui sommait le gouvernement de mobiliser pour soutenir les revendications macédoniennes. L'armée n'est pas moins ardente dans ses aspirations belliqueuses. Le pays s'impose pour elle des sacrifices du double plus élevés que ceux consentis par n'importe quel autre Etat d'Europe pour la sienne. Les officiers désireux de justifier ces dépenses hors de proportion avec les ressources du pays par des conquêtes immédiates, brû-

lent de se distinguer sur les champs de bataille, et leur organe, rédigé par des officiers de l'armée active, lance cet appel caractéristique: "Le désir ardent de délivrer les frères de Macédoine doit entraîner tous les Bulgares comme un torrent. Malheur à ceux qui s'opposent à ce courant! Ils seront brisés, écrasés, anéantis. La volonté du peuple est la volonté de Dieu." Cette exaltation patriotique, qui ne recule même pas devant l'intimidation, est d'autant plus grave que les incidents de frontière fournissent presque journellement l'occasion à un poste avancé d'engager une escarmouche qui appellerait d'autres postes de seconde ligne à la rescousse, et se transformerait ainsi en véritable bataille, entraînant bientôt dans le conflit l'armée tout entière. Le roi et le gouvernement, débordés, n'auraient peut-être même d'autre ressource que de suivre le mouvement pour n'être pas brisés comme les officiers n'hésitent pas à l'écrire dans leur journal.

Gaieté c'est santé.

Il existe, contait ces temps derniers un journal que nous ne demandons qu'à croire sur parole, à Londres, dans un quartier des plus élégants, une dame qui apprend à rire à ses clientes: elle leur enseigne le moyen de faire naître de jolies fossettes au milieu des joues et de découvrir de belles dents blanches. D'autre part, une gazette de Boston nous apprend qu'un individu d'esprit inventif, s'engage, pour la modique somme d'un sou, à faire rire les sujets les plus tristes. Ne rallez pas cet industriel qui, dans son genre, est un philanthrope; remerciez-le, au contraire, de nous fabriquer du rire et d'en débiter à un prix relativement modique, car cette denrée devient de plus en plus rare.

Nous vivons en ce temps où les sujets de se réjouir ne se multiplient guère et c'est peut être pour cette raison que nous nous portons moins bien que nos ancêtres, beaucoup moins moroses que nous, à ce qu'assure l'histoire. Car, vous vous en doutez sans doute, la gaieté est la marque d'un heureux tempérament et, sans "se tordre de rire", ce qui est l'indice de la stupidité, il n'est pas mauvais d'être gai et de "rire de bon cœur" lorsque l'occasion s'en présente. "Gais rieurs, bons estomacs," affirme un dicton: ce que d'Alembert exprimait sous cette forme plus personnelle: "Eh! je rirais aussi, si je digérais et si je dormais mieux."

Donc la bonne santé est liée à la bonne humeur; celle-ci est la plus douce assaisonnement de l'appétit. Plutarque l'appelle, en quelque endroit, "le dessert des gens doctes et studieux." Mais on n'est pas, dites-vous, toujours disposé à plaisanter, et il n'existe pas de règles sur l'art d'exotier le rire. Eh bien! détrompez-vous. Si la nature a parfois réussi des caries imprévues, comme il arrive, par exemple, pour ce jeune homme qui, dans un élan de rire, évaqua un épanchement de la plèvre, ou a pu réaliser artificiellement le même phénomène. Le 17 février 1899, un médecin italien faisait part, à la Société médico-chirurgicale de Bologne, des résultats qu'il avait obtenus,

en se servant du rire comme expeorateur. Depuis cinq ans, notre praticien avait eu recours au rire convulsif, obtenu il ne nous dit pas par quel procédé; et il avait, de la sorte, réussi à provoquer la toux et l'expectoration, mais seulement lorsqu'un proloimorbidie encombrant les bronches et les alvéoles pulmonaires. Un cas qui rentre à peu près dans le même ordre de faits est celui rapporté par Richerand, qui vit s'échapper par jets rapides, pendant les secousses du rire, le pus provenant d'un abcès pur congestif, situé dans la région lombaire.

On a souvent reproché le comte de cardinal se mourant d'un abcès dans la gorge qui risquait de l'étouffer. Dejà ses serviteurs, le croyant irrémédiablement perdu, s'emparèrent de ses effets les plus précieux, quand un singe, dout les gambades amusaient fort le prélat, voulut imiter ce qui se pratiquait sous ses yeux.

Campé vis à vis de son maître, il coiffa la mitre de l'agonisant, et la posa si drolément sur sa tête, qu'à cette vue, le moribond fut pris d'un fou rire: sous l'influence de la secousse, l'abcès se rompit, un flot de pus s'échappa de la bouche et celui qu'on avait condamné sans recours revint promptement à la santé.

La provocation du rire peut également faire cesser le hoquet ou l'éternement, ou à même observé qu'un vomissement né dait à l'émotion d'une joie subite. Autre observation, relevée par les médecins militaires: un soldat gai, coiffant, entouré de personnes sympathiques, ou un soldat victorieux dont le moral est bon, verra ses blessures se cicatriser bien plus vite, résistera mieux aux causes d'infection secondaires, que le soldat découragé ou vaincu. A égalité de soins chirurgicaux, la guérison de celui-ci sera plus tardive.

La joie, a-t-on remarqué, donne la fièvre; elle est également susceptible de la dissiper. Corrigan fut guéri d'une fièvre tierce par le plaisir qu'il éprouvait à danser avec le célèbre anatomiste Meibom. Alexandre de Palerme dissipa la mélancolie d'Alphonse le Sage, en lui lisant Quinte Carce.

Mais il est un exemple historique, que nous aurions garde de ne pas mentionner. Le fait se passe à l'époque où Henri IV était occupé à réduire les derniers ligueurs. Un fils naturel de Charles IX, le duc d'Angoulême, qui suivait l'armée royale, fut contraint de s'arrêter à Mentana, retenu par une fièvre opiniâtre. Les médecins qui le soignaient désespéraient, quand, tout à coup, l'un d'eux s'avisa d'un stratagème: il fut convenu que le secrétaire du duc, son intendant et son capitaine des gardes, se présenteraient ensemble devant le lit du prince, entièrement vêtus de blanc.

Le capitaine des gardes, placé au milieu de ses deux acolytes, trappa alternativement sur la joue de ses deux voisins, qui avaient chacun sur leur tête un bonnet rouge orné de plumes de coq. De leur côté, ceux-ci s'efforçaient d'enlever au capitaine sa coiffure, non moins grotesque que celles dont ils s'étaient affublés. A la vue de cette scène, le malade se souleva sur sa couche et fut pris de telle transpiration, qu'un saignement de nez abondant se produisit, qui le soulagea et fit tomber la fièvre dont, depuis plusieurs semaines, il était tourmenté.

Vous connaissez peut-être l'anecdote rapportée par Astruc, qui en avait été le héros. Astruc, célèbre médecin du dix-huitième siècle, donnait ses soins à une dame, dont rien n'arrivait à dissiper la sombre humeur. Toutes les ressources de la médecine avaient échoué; que faire? Il vint à Astruc une inspiration soudaine: "Si vous allez ce soir, dit-il à la dame, au Théâtre Italien? Il y a là un auteur dont on dit le plus grand bien."

La malade sort le conseil de l'escalope. C'était le fameux Dominique qui jouait le rôle principal; à voir ses contorsions et ses grimaces, la cliente d'Astruc rit tellement, qu'elle en oublia son idée fixe, elle voulut revoir le même spectacle, et elle s'amusait si fort chaque fois que peu à peu son caractère se modifia et qu'elle revint à son état normal. Mais voici qu'à son tour l'acteur se présente dans le cabinet du docteur qui avait traité la bonne dame. Astruc, qui ne le reconnut pas, parce qu'il ne l'avait vu que grimaçant, sur la scène, lui fit la même recommandation qu'à sa cliente: il l'engagea fort à aller voir... Dominique.

Mais alors, s'écria l'acteur, je suis perdu s'il n'y a pas d'autre remède à mon mal, car Dominique—c'est moi!

Finissons par un dernier trait, emprunté à Voltaire. La maréchale de Noailles était un jour au chevet de Mme de Gondrin, l'une de ses filles, qui était en péril de mort, et que toute la famille entourait, fondant en larmes.

—Mon Dieu! s'écria la maréchale, rendez la moi et prenez tous mes autres enfants. Entendant cela, le duc de La Vallière, qui avait épousé une autre de ses filles, s'approcha de sa belle-mère et, la tirant par la manche: —Madame, lui dit-il avec le plus grand sérieux, les gendres en sont ils?

La gravité comique avec laquelle il avait prononcé ces mots fut telle, que la maréchale, toute affligée qu'elle fût, ne put s'empêcher d'éclater de rire devant la malade qui, apprenant ce qui venait de se passer, rit plus fort encore que les autres.

Le mal disparut-il complètement, nous ne savons; mais la maille imprimée de Jeanne duc produisit une diversion des plus salutaires.

Mieux vaut de ris que de larmes écrire," a dit notre glorieux oncteur Rabelais; après lui, un de nos meilleurs hygiénistes proclamera: "La gaieté est le plus puissant levier de la santé." Ce qui est parfaitement exact.

Coquilles anglaises

L' "Eclair": D'aucuns se plaisent à relever les coquilles de la presse française, et certains de nos confrères les recueillent même dans des "paros aux hotres" ou des "bêtisiers" ad hoc.

Mais nous n'en avons pas le monopole exclusif, et l'on pourrait en faire des pêches françaises dans la presse étrangère. Témoin les suivantes, trouvées dans des journaux anglais: "Wackig Telegraph": "C'était le cadavre d'un marin, couché en morceaux et conçu dans un sac. Ces diverses particularités semblent indiquer qu'il n'y a pas eu de suicide."

"Boxing": "Le champion doit se raser la tête tous les jours pendant l'entraînement, et la laisser recroître après."

"Glasgow News": "Les Russes firent feu de leurs bouquets." "Yorkshire Post": "Les élèves de montons sont dans la dévotion. Le plus remarquable rend l'herbe indigestible et leur estomac ne souffre, ainsi qu'on le croirait."

La Légende du Bois d'Amour

Tous les touristes qui ont visité la région sur les côtes de la Loire-Inférieure connaissent l'adorable bois de sapins qui abrite, du côté du Nord, l'élégante plage de La Baule: c'est le "Bois d'Amour." Mais combien peu connaissent l'origine de cette appellation. Un opuscule, récemment publié à Guérande, nous conte la gracieuse "légende du Bois d'Amour," renouvelée des Grecs. Les dieux de l'Olympe aimèrent, comme chacun sait, se mêler aux mortels et visiter la terre, dieu triboant après de subtiles en quêtes les récompenses et les punitions. Or, ils abordèrent un jour sur les falaises du pays d'Escoablac. Les habitants, peu hospitaliers, les regardent fort mal, et Jupiter déchaîna un épouvantable orage. Le sable fut soulevé en danses mouvantes qui engouffraient la petite cité. Et les hommes éperdus s'enfuyaient, cependant qu'en avant des dunes la grève s'aplanissait en une "baule" immense, plage d'aujourd'hui et de toujours. Considérant un pareil désastre, Minerve pleura et ses larmes formèrent le ruisseau de Mazi. Jupiter ému, se mit à apaiser son courroux. Il décida de prendre sous sa protection toute "l'île" de Guérande, dont s'écartèrent désormais ses foudres et son tonnerre. Des sapins y croîtront, qui en feront un pays de délices: c'est là que les dansés viendront, toujours plus nombreux, se préparer aux voluptés tranquilles du tendre hymen. Et l'Amour habitera ce bois qui lui sera consacré. Minerve, la pudique Minerve, n'en demandait pas tant. Choquée, elle en oublia sa coquette à Guérande: elle y obéit toujours pour les filles sans époux.... C'est pendant la volonté du maître des dieux revoyait son exécution: sous ses yeux, des Dryades ensemençaient les dunes et lançaient la graine ailée. "Les vents l'emportèrent en tourbillons de La Baule à Pornichet" et ainsi fut créé le divin Bois d'Amour, que les poètes appellent un amour de bois."

Singulière histoire.

Le correspondant londonien du "Manchester Guardian" reçoit d'un correspondant italien qu'il assure bien informé, la singulière histoire qui suit: "Les aviateurs italiens en Tripolitaine ont dû renoncer à lancer des bombes sur les lignes turco-arabes, parce qu'une très faible partie seulement de ces projectiles faisaient explosion en touchant le sable. Les Arabes prenaient plaisir à recueillir les bombes n'ayant pas fait explosion, et la nuit, ils se fauillaient, armés de ces engins, près des lignes italiennes et les lançaient sur les troupes endormies. Employées ainsi comme grenades, les bombes éclataient parfaitement et causaient une grande destruction; une fois même, la panique qu'elles causèrent dans les avant-postes italiens fut telle

que ces postes se replièrent en hâte sur le corps principal." La réglementation des "faux-cols."

En Allemagne, où la vie publique et privée tend de plus en plus à se soumettre servilement aux règles que lui impose une législation compliquée, la hauteur des faux-cols va prochainement être déterminée en vertu d'une loi. Il s'agit bien entendu des faux-cols que forme sur le bord du verre une bière mousseuse et fraîche. Dorénavant, vous ne pourrez plus ordonner au garçon: "Avec ou sans faux-col?" La loi du 24 juillet 1909, qui entrera en vigueur ces jours-ci, ne permet plus au client aucune fantaisie. Pour que votre bock soit convenablement rempli et que le débitant n'exagère pas la quantité de mousse qu'il vous servira, une marque apparente devra être apposée à la partie supérieure de la cruche ou du verre, marque distante du bord d'au moins deux à quatre centimètres. Par faveur spéciale, les récipients qui portent cette marque à une distance d'un centimètre seulement, pourront encore être employés jusqu'au 1er octobre 1913. Mais, passé cette date, l'ancien matériel sera soumis à un savant maquillage. L'office impérial de l'intérieur a, en effet, autorisé les débitants à oblitérer les marques déjà existantes au moyen d'un trait fortement accentué, pour les remplacer par un jaugeage nouveau. Le trait, spécifié par l'ordonnance, doit cependant être assez net pour qu'il n'y ait aucun doute sur l'oblitération de l'ancienne marque. L'Allemand qui boira placidement son "Maas" ou son "Krug," a tant d'y porter les lèvres, vérifiera donc chaque fois la hauteur du faux-col, car il ne saurait boire que dans un récipient réglementaire. Les ordres de la police méritent le respect que l'on doit aux choses sacrées.

Déraillement d'un train évité

Bluefield, O. Virginie, 25 septembre.—Mlle Bertha Chandler, âgée de 18 ans a fait éviter un accident au train de voyageurs No. 1 de la ligne Norfolk et Western, mardi en signalant à l'arrêt de son tablier le danger que présentait une courbe de la voie sur laquelle elle avait découvert des tonnes de rocs.

Mortellement blessé

Syracuse, N.Y., 25 septembre.—Fernando A. Carter, un des artistes et critiques les mieux connus en Amérique, a été frappé par une automobile marli soir et succombera probablement à ses blessures.

Un agent de police tué en

Philadelphie, 25 septembre.—Un agent de police a été tué et plusieurs autres sérieusement blessés mardi matin, en voulant téléphoner au bureau central de la police, les fils conducteurs étant trop chargés d'électricité. L'accident s'est produit à West Philadelphia.

La Bourse au Coton va construi-

re un "skyscraper." New York, 25 septembre.—Les membres de la Bourse au Coton ont approuvé les plans de leur nouveau bâtiment. L'édition actuelle fera place à un autre de 22 étages dont le prix s'élèvera à 1,750,000. Les étages inférieurs seront loués à des maisons de banque et le 10ème sera occupé par la Bourse au Coton.

LA NEIGE.

Minneapolis, 25 septembre.—La neige est tombée en abondance la nuit dernière sur le Dakota et le Minnesota. Dans plusieurs localités la circulation des trains et des voitures est paralysée.

Le chef de la police se remé-

mora, puis fit appel à la mémoire du sous-chef: tous deux avaient la parfaite certitude que, sauf le maharajah et les personnes de sa suite, personne n'avait quitté "l'Indonstani." Très vivement, le chef de la police remonta sur le pont, s'assura qu'aucun nouveau débarquement n'avait eu lieu. Il donna l'ordre de ramener le navire vers le milieu du fleuve. Et l'on apparut alors que personne ne descendait à terre tant que tous les voyageurs n'auraient pas été passés au crible!

Mais pour cela, il fallait les yeux, l'avis de Johnnie et de William Perkins. Le chef de la police revint auprès d'eux, avec le médecin du bord. Celui-ci diagnostiqua une indigestion inexplicable... mais qui ne résista pas très longtemps à l'administration de révéral, à la respiration de sels violents à l'absorption de cuillerées ammoniacales ce qui produisit sur Johnnie l'effet du mal de mer le plus foudroyant, tandis que c'était le résultat tout contraire qui se produisit et dégageait le pauvre William Perkins.

Il ne leur avait donc été fait qu'un mal très momentané... mais qui provoquait chez William Perkins un véritable désespoir? Il parla de se jeter dans le fleuve... Il était déshonoré! Jamais il ne retournerait à Scotland-Yard!

Avec quelle habileté, pourtant, il avait dirigé l'expédition!... quel appât il avait tendu, aux Hindous en général, aux deux fakirs en particulier, en ramenant ce cerceau de laque dans leur pays! Sandral et Talik n'avaient pu résister à cette attraction: ils étaient donc embarqués à Marseille, en même temps que les détectives... Mais ils avaient eu cette extrême habileté, qui ne pouvait surprendre chez eux, de se dérober même aux yeux des détectives de Scotland-Yard! La tentative dont le docteur Gévolski avait été l'objet en était la preuve absolue.

Par exemple, William Perkins aurait qu'il devait être encore à bord—à moins qu'on ne les eût laissés s'évader avec la suite du maharajah! Le chef de la police et ses hommes avaient la certitude contraire: ils dirent le nombre et les noms de personnes qui étaient descendues alors à terre.

Conclusion: les deux fakirs étaient bien encore à bord, à moins qu'ils ne se fussent jetés à l'eau!... Mais ceci était bien improbable: depuis ce matin, presque toute la population du navire était sur le pont: aucun incident n'aurait passé inaperçu. Alors, William Perkins, avec une folle ferveur, se mit à courir par "l'Indonstani," refaisant par la cinquantième fois, le chemin que venait de suivre le chef

THEATRES. TULANE.

L'amusante comédie musicale "Alma Where do you Live?" qui tient l'affiche a été jouée hier en matinée en présence d'un public nombreux. Les interprètes ont obtenu un nouveau et légitime succès. Une seconde matinée de cette pièce sera donnée samedi.

URESOENT.

"Oklahoma" attire toujours la foule au Crescent. Ce n'est pas étonnant, car ce mélodrame, écrit d'une manière originale, est une histoire d'amour et de devoir, qui en appelle au cœur, spécialement à celui des femmes. Mlle Margaret Neville est une Indienne remarquable: elle rend admirablement son rôle. Il y aura matinée aujourd'hui et samedi.

ORPHEUM.

La troupe de chanteurs dirigée par Mlle Marion Littlefield obtient un vrai succès. C'est témoin la foule qui s'empresse de venir l'entendre et de l'applaudir. Parmi les autres attractions nous signalons "The Concealed Bed" de Graham Moffat, Mlle Bessie Crawford et M. Ray Barnes dans le "Faker and the Lady".

Déraillement d'un train évité

Bluefield, O. Virginie, 25 septembre.—Mlle Bertha Chandler, âgée de 18 ans a fait éviter un accident au train de voyageurs No. 1 de la ligne Norfolk et Western, mardi en signalant à l'arrêt de son tablier le danger que présentait une courbe de la voie sur laquelle elle avait découvert des tonnes de rocs.

Mortellement blessé

Syracuse, N.Y., 25 septembre.—Fernando A. Carter, un des artistes et critiques les mieux connus en Amérique, a été frappé par une automobile marli soir et succombera probablement à ses blessures.

Un agent de police tué en

Philadelphie, 25 septembre.—Un agent de police a été tué et plusieurs autres sérieusement blessés mardi matin, en voulant téléphoner au bureau central de la police, les fils conducteurs étant trop chargés d'électricité. L'accident s'est produit à West Philadelphia.

La Bourse au Coton va construi-

re un "skyscraper." New York, 25 septembre.—Les membres de la Bourse au Coton ont approuvé les plans de leur nouveau bâtiment. L'édition actuelle fera place à un autre de 22 étages dont le prix s'élèvera à 1,750,000. Les étages inférieurs seront loués à des maisons de banque et le 10ème sera occupé par la Bourse au Coton.

LA NEIGE.

Minneapolis, 25 septembre.—La neige est tombée en abondance la nuit dernière sur le Dakota et le Minnesota. Dans plusieurs localités la circulation des trains et des voitures est paralysée.

Feuilleton. DE. L'ABEILLE DE LA N. O. No. 103 Commencé le 28 mai 1912. Le Docteur Miracle GRAND ROMAN INÉDIT Par Pierre Sales QUATRIÈME PARTIE. Les quelques Européens qui se trouvaient à bord essayèrent de grimper. Mais la grande masse des passagers était com-

posée d'Hindous, qui ne s'étonnaient jamais de l'autoritarisme, de l'arrogance des Anglais, et de quelle une, habitants de Calcutta, s'en étonneraient d'autant moins que ces hommes étaient sous le commandement du chef général de la police de l'Inde. Celui-ci échangeait quelques mots, à voix basse, avec le capitaine du navire, qui lui confirmait bien la teneur des dépêches que, par la télégraphie sans fil, il avait envoyées, hier, à Calcutta. —Mais où diable! grommelait le chef de la police: où diable sont-ils donc?... Car voilà que ce William Perkins et son compagnon, après avoir mis en mouvement un homme de son importance et ses agents, ne se donnaient même pas la peine de venir devant de lui? Ou bien?... la supposition était parfaitement plausible: avaient-ils réussi, à eux deux, à s'emparer du gradis, ou des gradins, dont ils lui avaient ostentiquement fait signaler la présence à bord? Très solemnellement... mais pas explicitement: car William Perkins s'était dit que s'il était trop clair dans ses communications par la télégraphie sans fil, cela pourrait bien amener quel que indiscret à Calcutta!... ce qui provoquerait une trop grande attention sur les quais... ce qui ne faciliterait pas l'arrestation des bandits... Ou bien,

une fois arrêtés, on essaierait de les faire évader. Donc, William Perkins avait simplement fait télégraphier cool par le capitaine de l'"Hindoustanti." "Suis persuadé individus à bord. Amenez solidescorte pour arrestation." La mission de William Perkins était connue de la police anglaise de l'Inde, le grand chef n'avait pas hésité, au instant, à se rendre à cet appel. Et lui aussi avait causé cette hypothèse: les fakirs n'avaient nullement filé par la voie de terre, ils avaient en l'audace de vouloir rentrer dans leur pays en même temps que le maharajah de Kivani... avec l'espérance, peut-être, de l'assassiner en route... Mais guettés par les détectives de Scotland-Yard, ils s'étaient dissimulés dans le navire et William Perkins et Johnnie les tenaient à l'affût! Le chef de la police se décida donc, après avoir minutieusement fait le tour du pont du navire, à descendre dans les dessous, où il ne trouva que des porteurs s'occupant des bagages. Il gagna la chaudière, où l'on commençait à s'impatienter: les malheureux qui travaillent là, demi-nus, sont les derniers à connaître le repos et s'aiment pas beaucoup qu'on le leur retire. Le chef de la police descendit encore dans les soutes... dans

la cale... Nulle part il n'y avait la moindre trace de William Perkins ni de Johnnie! Ah ça!... les fakirs leur auraient-ils l'abominable tour de se délivrer d'eux en silence? Ce ne fut qu'en tout dernier lieu que le chef de la police eut l'idée de se faire indiquer la cabine occupée par les policiers: n'y découvrirait-il pas quelque indice? Mieux: il trouva Johnnie, rouflant comme une toupie, la face congestionnée... et William Perkins, éveillé, mais ivre mort!... ce fut, du moins, la première impression que le chef de la police retira de leur aspect. Mais, ayant secoué Johnnie, il ne parvenait pas à l'éveiller... et William Perkins était absolument incapable de répondre à aucune des questions que lui posait le grand chef: il semblait... ou hébété... ou devenu fou! Le chef de la police se frappa le front: il comprenait!... Les fakirs n'avaient pas osé commettre un assassinat... Mais, ayant réussi à si bien se dissimuler dans toute la traversée, ils étaient gais, cette nuit, dans la cabine des détectives et avaient versé, dans leur bouteille de gin, quelque'un de ces poisons dont ils sont si connaisseurs, pour immobiliser momentanément leurs adversaires. Et maintenant, où étaient passés les gradins?

Le chef de la police se remémora, puis fit appel à la mémoire du sous-chef: tous deux avaient la parfaite certitude que, sauf le maharajah et les personnes de sa suite, personne n'avait quitté "l'Indonstani." Très vivement, le chef de la police remonta sur le pont, s'assura qu'aucun nouveau débarquement n'avait eu lieu. Il donna l'ordre de ramener le navire vers le milieu du fleuve. Et l'on apparut alors que personne ne descendait à terre tant que tous les voyageurs n'auraient pas été passés au crible!

Mais pour cela, il fallait les yeux, l'avis de Johnnie et de William Perkins. Le chef de la police revint auprès d'eux, avec le médecin du bord. Celui-ci diagnostiqua une indigestion inexplicable... mais qui ne résista pas très longtemps à l'administration de révéral, à la respiration de sels violents à l'absorption de cuillerées ammoniacales ce qui produisit sur Johnnie l'effet du mal de mer le plus foudroyant, tandis que c'était le résultat tout contraire qui se produisit et dégageait le pauvre William Perkins.

tournant autour des coils... autour des passagers... pénétrant dans toutes les cabines, soulevant les coussins, ouvrant les petites armoires... Soudain, on entendit Johnnie pousser un cri... On s'imaginait qu'il avait découvert quelque chose?... Il venait simplement de s'apercevoir que les bagages du maharajah avaient été débarqués, et par suite le cerceau de laque qui en faisait si piatement partie. N'était ce pas ce damné coffre blanc qui leur avait encore joué le tour? William Perkins haussa les épaules: il avait eu l'idée, lui aussi, hier au soir, d'inspecter le cerceau de laque, de le soulever; et il affirmait bien que le poids n'en avait pas changé; en outre, il avait toujours, dans sa poche, la clef des serrures de sûreté qui le fermaient; et les coussins remontaient par le maharajah étaient intactes. Non, non! ce n'est pas de côté qu'il fallait chercher!... La chose n'aurait offert quelque probabilité que si les bagages avaient été débarqués la nuit. Mais... en plein jour... devant M. le gouverneur!... de vant la garde présente tant les armes!... Allons donc!... La mauvaise humeur du détective s'abattit sur toute la population du navire, qui, malgré son envie de protester, dut se